

GÉRARD VAUGEOIS et LES FILMS DE L'ATALANTE présentent

ALGÉRIE DU POSSIBLE

UN FILM DE VIVIANE CANDAS





GÉRARD VAUGEOIS et LES FILMS DE L'ATALANTE présentent

ALGÉRIE DU POSSIBLE

LA RÉVOLUTION D'YVES MATHIEU

UN FILM DE VIVIANE CANDAS

Documentaire - France - 2015 - 82mn - DCP

RENCONTRES INTERNATIONALES DES CINEMAS ARABES

Marseille 2016

MAGHREB DES FILMS

Paris 2016

LE 7 DÉCEMBRE

LES FILMS DE L'ATALANTE
12 bis rue des Malmaisons, Paris 13^e
lesfilmsdelatalante.fr
01 45 65 34 41

PRESSE / PARTENARIATS MEDIAS
Anne Guimet
aguimet@free.fr
06 89 88 34 50

PROGRAMMATION
Marie Vachette
programmation@lesfilmsdelatalante.fr
06 65 38 38 56



En rencontrant ses anciens compagnons de combat, le film suit le parcours d'Yves Mathieu, anticolonialiste en Afrique Noire puis avocat du FLN. À l'Indépendance de l'Algérie, il rédige les Décrets de Mars sur les biens vacants et l'autogestion, promulgués en 1963 par Ahmed Ben Bella. La vie d'Yves Mathieu est rythmée par ses engagements dans une Algérie qu'on appelait alors « Le Phare du Tiers Monde ». La réalisatrice, qui est sa fille, revient sur les conditions de son décès en 1966.



QUELQUES DATES

© Daniel LETERRIER

- 1830** L'armée Française débarque en Algérie. L'Algérie devient une colonie de peuplement constituée de trois départements.
- 1914-1918** Durant la Grande Guerre, 173 000 soldats Algériens participent aux combats en France. De plus, 120 000 travailleurs viennent remplacer dans les usines les soldats mobilisés.
- MARS 1926** Fondation de l'Etoile Nord Africaine, qui réclame «l'indépendance de l'Afrique du Nord».
- 8 MAI 1945** Victoire contre le nazisme en Europe. En Algérie massacres de Sétif, Guelma, Kherrata (entre 15 et 30 000 morts).
- OCTOBRE 1946** Fondation du Mouvement pour le Triomphe des Libertés Démocratiques (MTLD) du leader nationaliste Messali Hadj.
- 1947** Les Algériens, citoyens français à statut particulier peuvent voter mais dans un collège séparé des Européens. Le principe d'égalité «d'un homme une voix» n'est pas accepté.
- 1954** Création du FLN (Front de Libération National) et déclenchement de l'insurrection dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre.
- 1955** Soulèvements de paysans dans le Constantinois. Massacres de Philippeville (Skikda).
- 1956** Bombardements au Napalm de 600 villages algériens par l'aviation française. Congrès de la Soummam tenu par le FLN, l'Armée de Libération Nationale se structure.
- 1957** Bataille d'Alger, Bataille des Frontières.
- 1958** Retour au pouvoir du Général De Gaulle. Déclenchement du plan Challe. Le FLN décide d'étendre la guerre en France métropolitaine. Attentats de site industriels (dont Mourepiane à Marseille) et attaques de commissariats.
- 1959-61** Opérations de pacification de l'armée française en Algérie. La population des villages est déportée dans des camps. Famines, épidémies.
- 11 DÉCEMBRE 1960** Alger manifeste, des militaires tirent sur des manifestants.
- 1961-62** Manifestations en France pour la paix en Algérie, répression. Algériens jetés à la Seine, morts de Charonne. Le 19 mars 1962, les Accords d'Evian mettent fin à 8 ans de guerre et le 2 juillet 1962, l'indépendance est proclamée en Algérie.



LA NUIT DU 25 AOÛT 1958

La nuit du 25 août 1958, Marseille est réveillée par l'explosion du dépôt de pétrole de Mourepiane.

Renvoyé d'avril 59 à janvier, puis à mai 1960, devant le Tribunal Permanent des forces armées de Marseille, le procès des incendiaires de Mourepiane va être le lieu d'une bataille juridique décisive pour la cause de l'indépendance algérienne.

Il y a seize inculpés et autant d'avocats pour la défense. La plupart des avocats sont d'anciens combattants de la France libre.

Huit des avocats ont reçu des lettres de menaces. L'un des inculpés, Mezaache, est mort sous la torture et, entre deux sessions du procès, Maître Ould Aoudia est assassiné à Paris par la Main Rouge, une organisation de tueurs liée aux services secrets français.

Les trois principaux responsables de l'attentat : Chérif Meziane a posé la bombe, Ouahmed Aïssaoui a coordonné l'action, Mohamed Boudia a trouvé les véhicules. Ils risquent tous la peine de mort.



ENTRETIEN AVEC VIVIANE CANDAS

Comment est né ce projet ?

En fait, la genèse du film remonte à l'événement lui-même, l'accident de voiture qui a tué Yves Mathieu, mon père, le 16 mai 1966. Parce qu'il y a un doute sur les circonstances de cet événement. Ce doute est le moteur de départ du film, il dessine son espace en terme de mémoire et de matière à la réflexion cinématographique. Mais je dois dire que l'idée d'en faire un film est venue très tard, car c'était un projet difficile qui nécessitait une certaine maturité sur le plan humain et artistique. Elle remonte au printemps 2009, moins d'un an après la mort de ma mère, en mai 2008. À sa disparition, j'ai retrouvé des documents qui témoignaient de la proximité de mon père et de Chérif Belkacem dit « Si Djamel », dont j'avais bien sûr entendu parler. Mais je ne savais pas qu'ils avaient été amis et très proches. Une lettre atteste qu'ils se voyaient tous les jours à l'époque de 1962-63. J'ai téléphoné à Si Djamel en février 2009 et nous avons décidé de nous rencontrer le plus vite possible. Mais je ne pensais encore qu'à effectuer un dépôt des archives des documents retrouvés après la disparition de ma mère. Le désir de faire le film, tout cela m'est venu d'un coup, quand j'ai appris qu'une deuxième édition du Festival panafricain allait se tenir à Alger en 2009, après celui de 1969 qui est mythique, à l'époque où l'Algérie était encore considérée comme le phare du tiers-monde. La relation de l'Algérie avec les luttes d'indépendance d'Afrique noire étant un axe majeur de l'engagement d'Yves Mathieu, j'y trouvais là celui de mon film. J'ai acheté une petite caméra haute définition et pris le bateau pour Alger.

De quelle façon as-tu procédé pour construire ce documentaire aux allures de portrait d'un homme (de ton père), d'un engagement et d'une génération ayant lutté contre le colonialisme ?

Au départ, je disposais d'assez peu d'éléments. Quelques traces écrites, mais en assez petit nombre, et surtout, des conversations avec ma mère vers la fin de sa vie, et aussi avec ma sœur. Et puis avec des personnes qui étaient convaincues par la thèse de l'attentat, qui pensaient que mon père avait été assassiné, mais aussi d'autres qui pensaient qu'il s'agissait d'un simple accident. En interrogeant les témoins, je me demandais qui aurait pu vouloir sa mort. Le film pose cette question, mais il laisse l'entière liberté au spectateur de se faire sa propre idée, et de supposer qu'il s'agissait d'un véritable accident ou d'un crime déguisé.

Et ensuite, tu développes une intrigue autour de cet accident, tu nous invites à découvrir le parcours de ton père.

Je me suis retrouvée face à un véritable puzzle, à une multitude d'éléments, parfois très intéressants mais trop complexes à expliquer, comme par exemple son exclusion du PCF à cause de son adhésion au FLN. J'ai dû faire des choix car je ne pouvais pas tout garder. Parmi les éléments les plus saillants, il y avait bien sûr son engagement anticolonialiste en Afrique subsaharienne en 1950, puis pour l'indépendance de l'Algérie en tant qu'avocat du FLN. Enfin, sa collaboration avec Ben Bella, la rédaction des décrets sur les biens vacants, et l'expérience de l'autogestion. Mon père, et ma mère avec lui, se sont engagés dans l'Histoire, qui passait

avant la vie de famille. Si j'ai parlé de mon drame personnel, le deuil rendu impossible par le doute, c'est afin de donner une dimension universelle au film. Quand j'ai écrit le scénario, mon ami Michel-Antoine Burnier m'avait dit : « Si tu veux que les spectateurs français écoutent de vieux Algériens parler d'autogestion, il faut que tu les touches d'abord avec ton drame personnel, à savoir la mort de ton père et l'impossibilité de savoir la vérité ». Le spectateur peut y voir un film à clés, mais qui lui laisse une totale liberté d'interprétation, à condition que lui soient transmis les éléments de compréhension du contexte historique et politique compliqué dans lequel survient la mort d'Yves Mathieu. Or, cette histoire de la décolonisation et de ses acteurs, de cette génération très courageuse, a été gommée en France. J'avais peu de documents autour de mon père. Quelques écrits, mais aucun enregistrement sonore. Et puis, un bout de film 8 mm tourné par son cousin en ex-Yougoslavie durant l'été 1965, nos dernières vacances. Nous étions partis en famille, avec mes grands-parents ⁽¹⁾ car mon père s'intéressait beaucoup à l'expérience yougoslave de l'autogestion. Depuis la rédaction des décrets sur les biens vacants, l'autogestion a vraiment été sa grande expérience révolutionnaire ! Tous ces comités de gestion qui fleurissaient, et qui s'accompagnaient d'autres urgences pour le jeune État algérien, comme l'alphabétisation.

Est-ce que ton film t'a permis d'avoir un autre regard sur ta propre famille et sur l'histoire de ton père ?

Le film m'a vraiment fait comprendre tout d'abord que je ne saurais jamais la vérité, ainsi que je le dis dans la voix off. J'ai surtout compris qu'Yves Mathieu était un Algérien à part entière et le film constitue cette identité. Après l'avoir vu, personne ne peut le contester, au-delà du fait que mon père est né et mort en Algérie. Cette histoire de nationalité algérienne, qui arrive à la fin du film, était l'objet de sa colère, puisqu'il ne l'a pas obtenue de son vivant alors qu'il la réclamait depuis 1962. Mais après sa mort, en 1967, ma mère, Gisèle Mathieu, a reçu une carte d'électeur au nom d'Yves Mathieu, je me souviens qu'elle s'est écriée : « Ils lui ont enfin donné la nationalité algérienne ! »

Est-ce qu'il s'agit aussi d'un film sur l'identité ?

Bien entendu. C'est autour de cette question, que j'ai compris pourquoi j'avais un tel rapport avec l'Algérie. Avant, je ne supportais pas que l'on me dise que je suis une Française puisqu'étant la fille d'un Algérien, je suis à moitié algérienne. Mais les douleurs que j'ai pu avoir à ce sujet m'ont quittée une fois le film terminé. J'ai fait le deuil de savoir la vérité, si Yves Mathieu a été tué ou s'il est mort dans un accident de voiture. D'ailleurs, je pense que s'il a été assassiné, c'est en tant qu'Algérien et par ses frères, mais je n'en ai aucune certitude. Et je n'en veux à personne, chacun avait ses raisons, Yves Mathieu a pris ses risques. Le film raconte tout cela. J'ai vraiment fait le deuil de cette vérité dans un très grand amour de l'Algérie et des Algériens. C'est l'héritage que m'a laissé mon père.

La difficulté était peut-être de parvenir à incarner Yves Mathieu ?

Oui, il était nécessaire et vital de l'incarner. Je ne disposais évidemment pas d'une couverture médiatique du bonhomme ! Les militants de sa génération avaient l'habitude de la clandestinité, ils ne se faisaient pas photographier, ils cultivaient le secret. Ce qui parvient à le faire vivre dans ce film, ce sont les témoignages de ceux qui l'ont connu, car il est resté très présent dans leurs mémoires. Chaque témoignage m'apportait beaucoup d'informations, parfois contradictoires. Mais comme Yves Mathieu meurt avant d'atteindre l'âge de 42 ans, son parcours apparaît comme un fil tendu.

Est-ce que tu n'as pas eu peur d'en faire une sorte de héros entièrement positif ?

Comme Che Guevara, mort à 38 ans, mon père n'a pas eu le temps de devenir cynique. Dans un de ses livres, Jacques Vergès écrit : « L'Algérie est la pierre angulaire de notre sincérité à tous ». Ils avaient été des combattants de la France libre, avant de s'attaquer au colonialisme. Vergès, quand je l'avais rencontré au milieu des années 80, m'avait dit : « Votre père était un naïf ». Bien plus tard, devant ma caméra, il a nuancé son propos.

Est-ce qu'il ne s'agissait pas d'une forme d'idéalisme plutôt que de naïveté ?

En fait, l'une des intervenantes du film, Annette Roger-Beumanoir, a très bien exprimé le fait que leur génération a eu la chance d'être placée devant des choix qui étaient clairs. Résister ou ne pas résister. Admettre le colonialisme ou le combattre. Après, c'est devenu beaucoup moins clair. Aujourd'hui, il est très difficile de s'engager de manière aussi forte dans la révolution.

Les acteurs de cette génération ont parfois une certaine forme de déception, tout en revendiquant fièrement leur engagement pour l'indépendance ?

Il est important pour les jeunes, surtout, de savoir ce que les artisans de l'indépendance ont à dire sur leur parcours. L'amnésie est plus dangereuse que la mémoire. À la fin du film, je constate que l'Algérie, phare du tiers-monde des années 1960, a sombré trente ans plus tard dans le trou de la décennie noire.

D'ailleurs, ton film commence par une sorte de black out, de trou noir, tu pars de l'image d'un trou noir, comme une sorte de motif.

Je m'intéresse depuis longtemps au motif et à la symbolique du trou noir. Dans un précédent

1. Son père ingénieur, avait été chargé de la construction d'une mine en ex-Yougoslavie en 1927-29. Ce séjour avait marqué Yves Mathieu tout enfant. En 1965, il a retrouvé son ami d'alors, un petit paysan devenu partisan communiste durant la guerre contre le nazisme, puis ingénieur dans le régime de Tito.

film, *Suzanne*, le héros évoquait déjà des trous noirs, des lieux d'antimatière qui aspirent toute la matière vivante. Le trou noir, c'est l'image manquante, c'est ce qui aspire la lumière. Je garde de mon arrivée en Algérie en 1963 ⁽²⁾, un souvenir lumineux. Je suis éblouie par tout ce que je vois. L'Algérie est le pays du désir, car durant ma petite enfance, mes parents sont souvent absents, partis plaider là-bas, tous deux étant avocats du FLN. Je voulais par dessus tout les y rejoindre. Dans le prologue, je lis une lettre de mon père qui évoque la beauté du pays et sa lutte pour la liberté.

Tu as été filmer plusieurs séquences en Algérie, j'imagine ?

J'ai tourné durant l'été 2009 à Alger, dont l'entretien avec Ben Bella et Ali Haroun. Puis, à l'automne 2013, avec Nasser Medjkane à la caméra, nous avons filmé à Constantine, à Skikda et à Alger. Pour une partie des entretiens, en France et en Algérie, je n'avais pas d'ingénieur du son, donc le monteur du son, Marc Nouyrigat, a dû faire ensuite un gros travail pour améliorer la qualité des enregistrements.

Tu as tout de même gardé une certaine pudeur et une juste distance en parlant de ton père.

Le fil rouge consistait pour moi à questionner des gens l'ayant connu en m'interrogeant moi-même sur les motifs de son engagement. J'ai finalement retiré quelques éléments sentimentaux, comme une promenade en barque que j'avais faite avec mon père, j'avais ramé, il s'était endormi. Le pari est toujours de retenir l'attention du spectateur. C'est le film qui m'a donné le plus de mal, celui qui aura été le plus difficile à faire. Avec Claudine Dumoulin, nous avons travaillé un an sur le montage. La complexité à régler, c'était la question de la temporalité, l'écoulement du temps.

Les intervenants se souvenaient donc de ton père, malgré le temps écoulé (cinquante ans et plus) ?

Tout le monde se souvient de mon père, m'ouvre sa porte en grand, et cela me touche beaucoup. Pour ses anciens proches et amis, il y a une grande fidélité à lui, même si certains d'entre eux l'ont peut-être trahi. Il s'en dégage une certaine ambiguïté. Je ne suis pas dans la plainte. Et il ne s'agissait pas de parler uniquement de son absence, mais de faire remonter une mémoire enfouie, d'effectuer un travail nécessaire, en Algérie comme en France. Yves Mathieu n'a pas disparu dans un trou noir de la mémoire collective. Dans une première version du scénario, je m'adressais à lui. Alain Jaubert m'a dit que ce n'était pas comme ça que j'allais l'incarner. En fait, pour ce film, le défi a été de raconter son histoire en abandonnant tout référent paternel. C'est-à-dire que je prends la responsabilité de mon récit, le spectateur entend ma voix, et ma sincérité est seule garante du propos tenu. Sinon, je ne serai pas parvenue à aller au

bout de ce projet. Quand j'ai écrit le scénario, j'ai été saisie parfois d'un vertige tel que je devais me lever de mon siège, et aller m'allonger. Jusqu'au bout, j'ai eu ce vertige. C'est pour cela que le film commence par le ravin de Constantine.

L'écriture du film a-t-elle été si difficile ou douloureuse ?

Oui, la scène du palier et de l'ascenseur, car c'est la dernière fois que j'ai vu mon père. J'ai sangloté en l'écrivant, en la tournant, et encore au montage. C'est pour cela que dans la suite du film, j'ai voulu qu'il y ait ce long travelling dans le train entre Constantine et Skikda. Comme un appel à un peu de lyrisme, et que ce moment soit dédié à la musique, une piste de galop pour des percussions.

Toute la séquence historique qui va de 1962 à 1965 est assez peu traitée au cinéma.

À cause du coup d'État du 19 juin 1965 qui a destitué Ben Bella. En Algérie, la jeunesse connaît assez mal la période qui va de 1962 à 1965, la période de Ben Bella et de l'autogestion, encore bien occultée en Algérie, alors qu'elle est passionnante, elle soulève véritablement le pays. De même, la lutte anticolonialiste est méconnue en France, car les Français ne savent pas - ou ne veulent pas savoir - que des combattants anticolonialistes étaient d'anciens combattants de la France libre ou que le napalm a été utilisé en Algérie durant la guerre d'indépendance. Le film touche ainsi à plusieurs refoulements historiques.

Est-ce que l'engagement de ton père et de cette génération algérienne a encore des choses à nous dire, selon toi ?

Évidemment, car la mémoire est révolutionnaire. C'est elle, si on l'explore, qui peut fournir les utopies qui manquent tant à notre époque. Je souscris totalement aux propos de Ben Bella quand il dit que l'on doit remercier ces hommes, malgré les loups, les règlements de compte. Cette génération mérite qu'on lui dise merci, on ne l'a pas assez fait. Il est vital et essentiel de transmettre ses combats. Dire et montrer que cela a été possible. Pour que la jeunesse élargisse le champ des possibles et n'ait pas peur de faire de grandes expériences, il faut que la mémoire des expériences précédentes lui soit transmise. Elle trouvera comment s'en servir.

Propos recueillis par Olivier Hadouchi (mai 2015)
Jeune Cinéma en ligne directe

2. Née à Paris, Viviane Candas a passé sa petite enfance à Grenoble où son père coordonnait le collectif de défense du FLN pour le Sud-est de la France. Elle rejoint ses parents en Algérie en septembre 1963.



L'ATTENTAT DU MILK BAR EN 1956 ASSIMILÉ AU TERRORISME DE DAECH

A propos de la conférence de presse donnée par Zohra DRIF-BITAT, ancienne sénatrice.

« Le 19 septembre 2016, place des Invalides à Paris, une cérémonie d'hommage est organisée par l'Association française des familles des victimes du terrorisme (AFDT) en présence du président François Hollande et de membres de son gouvernement. Durant cet événement public, dont le caractère officiel est on ne peut plus clair, Guillaume Denoix de Saint Marc (Président de l'AFDT) énumère un certain nombre d'attentats terroristes ayant visé la France à travers l'histoire, partant des attentats de 2016 revendiqués par Daech, puis ceux de 1995 revendiqués par le GIA. Remontant jusqu'aux années 1950 dans un raccourci aussi grave qu'infamant et criminel, il assimile nos actions de lutte pour la libération nationale et de la guerre d'indépendance à des actes terroristes, puisque l'attentat du Milk Bar, en date du 30 septembre 1956, est énuméré dans la liste. Mon nom et celui de ma soeur de combat, Djamila Bouhired, ont été cités. »

« Le silence est une trahison » a déclaré encore Zohra DRIF, nous mettant tous en devoir de réagir.

Tout sépare les modjahidines algériens des terroristes d'aujourd'hui.

Les premiers agissaient en soldats libérateurs de leur pays colonisé par une France qui refusait de reconnaître l'état de guerre. Jugés devant des tribunaux militaires, ils furent décapités par centaines. Les « djihadistes » actuels organisent leurs massacres aveugles dans un climat de guerre proclamée avec insistance par les gouvernements successifs du Président Hollande, mais ne sont en rien liés à la volonté émancipatrice d'un peuple. Enfin, le FLN n'a jamais, sur le sol français, attenté à la vie d'innocents, c'est dans leur pays occupé que Zohra DRIF et Djamila BOUHIRED ont posé des bombes.

Un tel négationnisme officialise en bloc tous les dérapages observés depuis janvier 2015 dans les médias. Si, par l'idéologie et les méthodes, un lien véritable peut être constaté entre le GIA et Daech, il ne peut en rien remonter jusqu'au FLN, ainsi que le rappelle Zohra DRIF : « Le pouvoir français semble oublier que l'Algérie est l'un des premiers pays à avoir subi les affres du terrorisme islamiste, durant plus d'une décennie (1990-2000) pendant que nous résistions dans la solitude et l'adversité les plus totales, nous n'avions trouvé auprès des Etats occidentaux, dont la France, ni soutien, ni solidarité, ni même compassion. »

Vaccinée au prix de 200 000 morts, l'Algérie est aujourd'hui le pays le moins touché du monde par le recrutement de Daech. Elle reste à l'avant-garde de la lutte mondiale contre le terrorisme islamiste.



Il y a cinquante ans disparaissait

YVES MATHIEU

Il appartenait à cette génération


– « *dont les tanks ont croisé le chemin* » (André Malraux) –
qui s'est toujours battue pour un monde meilleur.

Né à Bône (Annaba) le 23 juillet 1924,
engagé en 1942 contre le nazisme dans les Corps Francs
d'Afrique, puis dans la campagne des Alliés en Italie.
Militant du Parti Communiste Français après la Libération,
jusqu'à l'écrasement de l'insurrection hongroise.

Emprisonné en Côte d'Ivoire en 1950-1951 pour
ses activités anticolonialistes, membre du Front de
Libération nationale algérien à partir de 1957. Avocat,
membre du collectif de défense du FLN avec sa femme
Gisèle (1928-2008), rédacteur des décrets sur l'autogestion
adoptés en 1963 par le gouvernement d'Ahmed Ben Bella.

Tué le 16 mai 1966 dans un accident de voiture
entre Constantine et Skikda, où il est enterré.

Joëlle Stolz et Viviane Candas, ses filles
Et tous ceux qui l'ont aimé se souviennent.



« Je mange la plupart du temps des sandwiches. Néanmoins, je suis heureux, jamais auparavant ma vie n'avait eu cette dimension. Avoir une responsabilité dans la marche et la conduite d'une Révolution, si fragile, si menacée mais si chère, agir en toute fraternité avec une petite équipe d'hommes et de femmes courageux et lucides. »

Lettre d'Yves Mathieu à sa femme, Alger, décembre 1962



VIVIANE CANDAS

Étudie l'art à Aix et le théâtre à Paris puis réalise des films, portraits, documentaires ou expérimentaux, avant sa rencontre avec Paulo Branco qui produit ses premiers long-métrages de fiction. Elle a publié deux romans et touché au théâtre, mais le cinéma reste sa pratique artistique privilégiée. Elle dessine en story-board ses films et scénarise des vies de peintre (Valadon et Utrillo). On lui doit un moyen-métrage sur la naissance du cubisme : *L'Estaque* ou *Cézanne, la voie de la modernité*.

Le thème du désir anime *Les Baigneuses*, on le retrouve mûri dans *Suzanne*, alors que *Le Voile Brûlé* explore la violence qu'il provoque. De même, Viviane Candas a écrit avec Jean Claude Carrière une adaptation des *Mille et Une Nuits* qui en restitue la constante modernité à travers la parole inspirée de Shahrzâd.

FILMOGRAPHIE

- 2015 — *Algérie du possible*
- 2012 — *Le Voile brûlé*
- 2006 — *Suzanne*
- 2002 — *Les Baigneuses*
- 1994 — *L'Estaque* ou *Cézanne, la voie de la modernité*

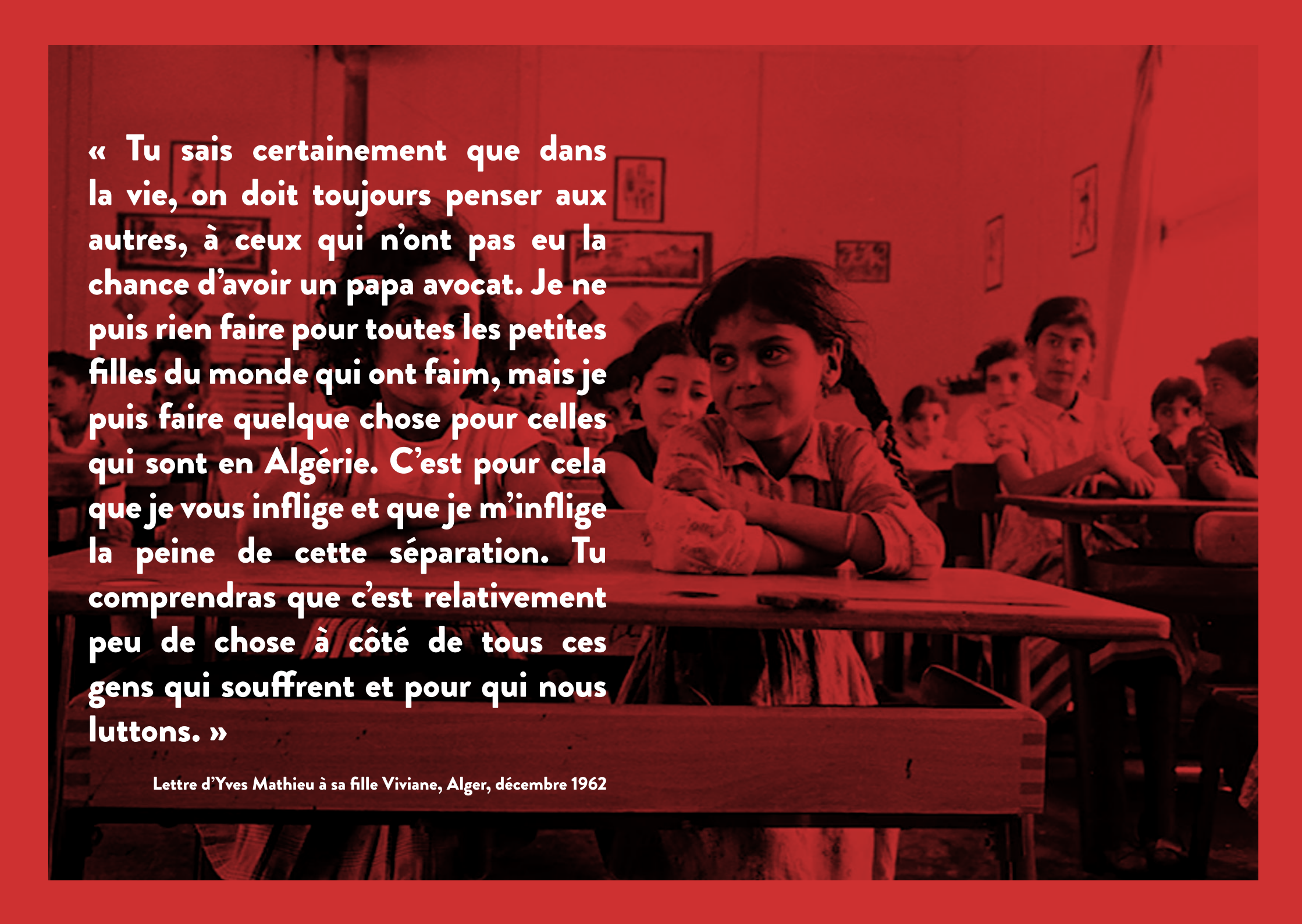
FICHE TECHNIQUE

Documentaire - France - 2015 - 82mn - DCP

Avec la participation de :

Mohamed Bedjaoui, Ahmed Ben Bella, Amar Bentoumi, Jean-Marie Boëglin, Abdé Bouhadeb, Nadia Braïk, Meziane Cherif, Henri Coupon, Jean Marc Gregorio, Ali Haroun, Mourad Lamoudi, Denise Mendes, Annette Roger-Beaumanoir, Jacques Vergès.

Produit par Seconde Vague, Les Films de l'Atlantide, Djinn
Scénario, réalisation : Viviane Candas
Image : Nasser Medjkane, Viviane Candas, Frédéric Mainçon
Fond photographique : Daniel Leterrier
Montage : Claudine Dumoulin
Son : Marc Nouyrigat
Mixage : Frédéric Thery
Musique : Pablo Cueco
Distribution : Les Films de l'Atalante

A photograph of a classroom with children sitting at desks, overlaid with a red tint and white text. The children are looking towards the camera, and the room has framed pictures on the wall.

« Tu sais certainement que dans la vie, on doit toujours penser aux autres, à ceux qui n'ont pas eu la chance d'avoir un papa avocat. Je ne puis rien faire pour toutes les petites filles du monde qui ont faim, mais je puis faire quelque chose pour celles qui sont en Algérie. C'est pour cela que je vous inflige et que je m'inflige la peine de cette séparation. Tu comprendras que c'est relativement peu de chose à côté de tous ces gens qui souffrent et pour qui nous luttons. »

Lettre d'Yves Mathieu à sa fille Viviane, Alger, décembre 1962

« C'est un panorama passionnant, plein de fièvres et de doutes, sur la guerre et l'après-guerre d'Algérie que bien peu de Français (et d'Algériens) connaissent, un hommage émouvant à un homme qui a donné sa vie pour ce pays... Il est essentiel à la connaissance de l'histoire de l'Algérie contemporaine. »

Benjamin Stora
Historien (France-Algérie)





Fondation du 1^{er} Comité de Gestion en 1963



lesfilmsdelatalante.fr